

Le Siam d'André et Clara Malraux

Sodchuen CHAIPRASATHNA / François DORÉ



André Malraux à Phnom Penh
Wat Botum Vadey 1924



Wat Botum Vadey



Le même endroit vu
aujourd'hui
@ Darryl Collins

Si les aventures rocambolesques d'André Malraux au Cambodge ont fait couler beaucoup d'encre, par contre, les détails de son séjour au Siam sont beaucoup moins connus.

L'écrivain a toujours été très discret sur ses séjours indochinois. Seul le roman « *La Voie Royale* », paru en 1930 chez Bernard Grasset, donne quelques détails sur l'expédition d'Angkor.

Heureusement, son épouse, Clara Malraux née Goldschmidt, rédigera quelque quarante ans plus tard, six volumes de souvenirs sous le joli titre général de « *Le Bruit de nos Pas* ». Elle y décrira, fidèlement sans doute, la vie de tous les jours, à l'ombre de son grand homme de mari.

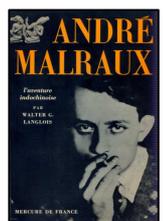
C'est ce texte qui va nous fournir l'essentiel des informations que nous avons rassemblées ici.

L'écrivain américain Walter Langlois dans son livre « *André Malraux, l'aventure indochinoise* », paru en 1967 au Mercure de France, s'intéressera surtout au séjour saïgonnais de l'écrivain et à l'aventure du journal 'L'Indochine' puis 'L'Indochine Enchaînée', mais ne parlera pas du séjour siamois du ménage Malraux.

Clara, d'ailleurs, jugera sévèrement ce livre « *écrit par un obscur hagiographe américain et porteurs de quelques contre-vérités* ». (1).



Edition originale



(1) : Clara Malraux, 'Le bruit de nos pas V : La Fin et le Commencement'
Paris, Bernard Grasset, 1976. p.152.

Le voyage de l'aventure.

Le premier séjour d'André Malraux en Indochine, date de 1923-4. C'est le 'voyage de l'aventure', qui amènera le jeune homme de 23 ans et sa toute jeune épouse Clara, à arracher au joyau de l'architecture khmère de Banteay-Srey, sept de ses plus beaux bas-reliefs.

Pour tout le monde et surtout pour les archéologues français, un choix de connaisseur !

La dot de Clara s'était évaporée dans des spéculations boursières malheureuses. Ils étaient ruinés. Aux questions de la jeune femme sur leur avenir financier, Malraux eut cette célèbre répartie : « *Vous ne croyez tout de même pas que je vais travailler ?...* ». (1). Mais il a une autre solution : « *Eh bien, nous allons dans quelque petit temple du Cambodge, nous enlevons quelques statues, nous les vendons en Amérique, ce qui nous permettra de vivre ensuite tranquilles pendant deux ou trois ans...* ». (2)

L'aventure finira très mal. Les bas-reliefs seront interceptés à Phnom Penh le 24 décembre 1923 et Malraux devra attendre dans une chambre du Grand Hôtel, son procès. Jugé en juillet 1924 avec son acolyte Chevasson, il sera condamné à trois ans de prison et à une interdiction de séjour sur le territoire indochinois de cinq ans. Les autorités coloniales ont voulu faire un exemple pour décourager les vocations futures de ceux qui voudraient s'approprier à moindre frais les œuvres d'art oubliées, dont regorge la forêt khmère.

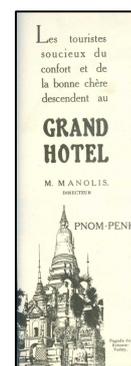
Malraux est révolté par la sévérité arbitraire du jugement et fait appel.

Heureusement pour lui, la courageuse Clara, retournée en France, va battre le rappel de tout ce que compte Paris d'écrivains de cette nouvelle vague, groupée derrière André Breton. Pour le chef du mouvement surréaliste, qu'est-ce que représentent ces sept statues de pierre qui sur place n'intéressent personne, face au génie en devenir du jeune écrivain prometteur, déjà célèbre pour ses « *Lunes en papier* » (3).

Une campagne de presse efficace puisque le nouveau procès d'octobre 1924 verra les juges, bienveillants cette fois-ci, accorder le sursis aux accusés. André rejoindra Saïgon et prendra le premier bateau pour la France.



Une des apsaras volées à Banteay-Srey



(1) : Clara Malraux, 'Le Bruit de nos pas. II : Nos vingt ans' Paris, Bernard Grasset, 1966. p.111.

(2) : Clara Malraux, op.cit. p.112.

(3) édité en 1921 par Daniel Kahnweiler et tiré à 112 exemplaires.

Les sentiments du jeune André sont partagés. Il a été atteint dans son orgueil et il en veut à l'administration coloniale. Jusqu'en 1930, il estimera qu'il se trouve dans son bon droit, que le temple de Banteay-Srey avait été ignoré par l'Ecole Française d'Extrême-Orient et qu'il n'avait fait que ramasser des débris archéologiques abandonnés et « *détacher du granit du temple, les belles sculptures abandonnées à l'admiration des singes et livrées à l'inévitable érosion du temps* ».

De beaux débris cependant.

Il s'estimait, toujours à ce moment là, le propriétaire légal des statues et pensait qu'elles devaient lui être rendues. (1). Les bas-reliefs seront réinstallés dans le 'prasat' sud du temple en 1931, lors de son anastylose réalisée par l'archéologue Henri Marchal.



Henri Marchal
devant le temple de
Banteay-Srey

Le voyage politique.

Pendant ce séjour parisien qui va durer à peine trois mois, André Malraux va mettre au point sa revanche contre le pouvoir colonial. Il prépare ce qui sera le deuxième voyage indochinois, le 'voyage politique', après sa rencontre avec Paul Monin, l'avocat saïgonnais défenseur des faibles et des 'indigènes' justement contre les autorités coloniales, et dénonciateur de leurs magouilles et des scandales financiers.

Le projet commun est le lancement d'un quotidien d'opposition au pouvoir en place à Saïgon : ce sera '*L'Indochine*' dont le premier numéro paraîtra le 17 juin 1925.

Mais ce chevaleresque projet demande des fonds. Beaucoup d'argent même. Alors comment faire ?



Paul Monin arrive à intéresser des hommes d'affaires chinois de Cholon au projet.

Ils prêtent de l'argent, certains milieux annamites aussi, mais cela ne suffit pas.

Les Malraux vont vendre tout ce qui leur reste de bijoux, livres et tableaux, ce qui, toujours selon Clara, « *leur rapporta de quoi se payer deux passages de bateau de troisième classe jusqu'à Singapour* ». (2)

André, enfin, présente le projet de journal à son père comme une glorieuse revanche. « *Je ne peux rester sur un échec* » lui affirme-t-il. Heureusement, la Bourse connaissait à ce moment là une meilleure période et Fernand Malraux promet cinquante mille francs dans une banque de Singapour, à leur arrivée là-bas. Pour Clara, « *cet argent va nous permettre un triomphal retour à Saïgon en première, retour que nous enrichirions de la traversée de la Malaisie et d'une étape au Siam, qui nous permettraient de justifier notre escale dans l'île anglaise* ». (3)

Mais est-ce là la véritable raison de ce curieux itinéraire ? Un passage jusqu'à Saïgon était-il beaucoup plus onéreux que celui pour Singapour ?

Le jeune homme ne sent-il pas se réveiller ses vieux démons ?

(1) Walter G. Langlois, '*André Malraux. L'aventure indochinoise*'.
Paris, Mercure de France, 1967. p.284.

(2) Clara Malraux, op.cit. p. 277

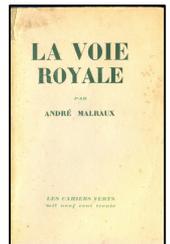
(3) Clara Malraux, op.cit. p. 276.

Malraux n'a jamais oublié cette visite à son domicile parisien, début 1923, de l'orientaliste allemand Alfred Salmony, alors conservateur adjoint du Musée de Cologne et qui leur avait présenté toute une collection de photographies d'objets d'art khmer et siamois. (1) C'est le même Salmony, qui, en 1925, signera un gros livre sur '*La sculpture au Siam*' publié chez Van Oest.



Et l'insouciant et naïve Clara, qui écrit, avant le premier départ : « *Nous partions pour l'Asie, pour le Siam d'abord. Peut-être trouverions-nous des têtes là-bas ? Il faut voir, ça peut être plus facile le Siam, ce n'est pas une colonie. L'art thaï est beau aussi, moins architectural que l'art khmer, moins grave mais plus séduisant. Il y a des temples au Siam, peut-être même des antiquaires, on se débrouillerait pour acheter, je ne sais pas comment, mais (André) parle du marchand de tableaux qui nous ferait une avance...* ». (2)

Et puis il y a aussi cette annotation dans le livre de Walter Langlois : « *Parmi les amis de Malraux, quelqu'un – un marchand de tableaux possédant des relations internationales-(3) - apprit qu'il se rendait en Indochine et lui demanda de négocier, moyennant une commission, l'achat d'une importante collection d'art asiatique. L'acheteur était un amateur américain, le propriétaire de la collection un prince siamois érudit, âgé de soixante-dix ans et nommé Damrong, un ancien membre du cabinet du roi et collaborateur de longue date de l'E.F.E.O. Malraux accepta cette mission. Par la suite, il révéla qu'il avait été autorisé à proposer jusqu'à cinquante mille dollars pour l'achat de cette collection* ». Et Langlois ajoute : « *Malraux avait projeté de se rendre en Thaïlande (sic) pour cet achat après l'expédition en France de ses propres sculptures* »... (4).



Cette citation est bien troublante. On peut cependant la rapprocher de cette réflexion de Perken, un des héros de '*La Voie Royale*' : « *Cassirer, à Berlin, m'a payé cinq mille marks-or les deux bouddhas que m'avait donné Damrong...* ». (5).

Paul Cassirer était un marchand d'art allemand et Damrong, le Prince Damrong Rajanubhab.

(1) Clara Malraux, op.cit. p. 78.

(2) Clara Malraux, op.cit. p. 122.

(3) sans doute le collectionneur et marchand Daniel Kahnweiler, ami du couple.

(4): Walter Langlois, op. cit. p.8.

(5) : André Malraux, '*La Voie Royale*', Paris, Bernard Grasset, 1930. p.43.

Le prince Damrong Rajanubhab est un des fils du roi Mongkut et donc un demi-frère du roi Chulalongkorn. Né en 1862, il a un peu plus de soixante ans au moment du passage des Malraux à Bangkok. Un des plus hauts personnages du Royaume, il fut plusieurs fois ministre. Puis retiré des affaires politiques, il réorganisa les musées et la Bibliothèque Nationale. A cette époque, et jusqu'en 1932, les fonds de la bibliothèque étaient répartis entre la bibliothèque 'Vajiravudh', où étaient conservés les livres thaïs et étrangers, les périodiques et les photographies et images, tandis que la bibliothèque 'Vajiranana' conservait, elle, les inscriptions lapidaires, les manuscrits et les cabinets anciens souvent recouverts de laque, où étaient traditionnellement entreposés ces manuscrits.



Damrong Rajanubhab

Le prince Damrong Rajanubhab est considéré à juste titre comme le père de l'étude de l'histoire et de l'archéologie thaïlandaises. Il semble donc pour le moins surprenant de le voir impliqué dans des ventes de manuscrits ou d'œuvres d'art.

Le départ.

Clara et André rejoignent Marseille et embarquent le 14 janvier 1925 (1) pour Singapour.

Clara, dans ses souvenirs (2), nous livre quelques détails de cette traversée, beaucoup moins confortable que celle de 1923. Ils voyagent en troisième classe, *'six personnes par cabine, d'un côté les hommes, de l'autre les femmes. Au début, mes voisines m'intéressèrent, femmes de sous-officiers ou de petits fonctionnaires pour la plupart. Assez vite, elles me lassèrent...'*

Voyage monotone où le plus pénible furent les odeurs et durs à supporter, les cris des jeunes enfants. Le seul moment de grande joie fut l'organisation d'une fête où l'on dansa au son de chansons populaires hurlées par des phonographes. Les Malraux invitèrent tous leur compagnons d'infortune de la troisième classe et le champagne coula à flots. Il fallait montrer aux gens de là-haut, ceux qui voyageaient en première, que faire la fête ne leur était pas réservé.

'Les hommes tombèrent la veste, les robes étroites des femmes plaquaient sur des corps baleinés. Je me retrouvais au bal musette. Je buvais, je dansais, j'avais chaud... Main dans la main, ils formèrent une grande farandole, je tournais et riaais avec eux'. André signalera la fin de la fête quand, monté sur une table, il récitera devant un public fasciné, des vers du sulfureux écrivain toulousain Maurice Magre. (3).



Maurice Magre



(1) : Olivier Todd, *'André Malraux. Une vie'*, Paris, Gallimard, 2001. p.

(2) : Clara Malraux, op. cit. p. 279-280.

(3) : Notons que ce même écrivain Maurice Magre, chantre de l'opium, témoigna à Clara « *une amitié sans faille dans la complicité de la drogue* » pendant les moments pénibles de la séparation du ménage Malraux.. *La Fin et le Commencement*, p.151.

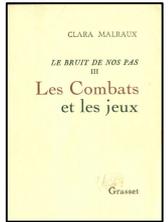
Après trois semaines de voyage, c'est l'arrivée à Singapour.

Une fois encore, seule Clara dans son troisième livre de souvenirs, *'Les Combats et les jeux'* (1) va raconter les péripéties de ce deuxième voyage. *'Tout –ou presque- avait joué contre nous à la première manche : eh bien, il y en aurait une deuxième...'* (2).

Elle précise les conditions de ce voyage, sans toutefois les expliquer : *'Nous débarquerons à Singapour, remonterons la Malaisie en train, pour prendre place, en première cette fois, sur un bateau qui nous mènera en Indochine. Tout ça pour brouiller les pistes, pour qu'on ignore que nous fûmes de jeunes passagers de troisième classe. Nous jouons à « sauver la face »...'* (3).

Est-ce bien là la vraie raison de ce détour par le Siam ? André n'avait-il pas quelque rendez-vous avec des antiquaires à Bangkok ? Ou encore, craignait-il un éventuel 'comité d'accueil' officiel indochinois qui l'attendrait à l'arrivée du navire au quai de Saïgon ? N'oublions pas que le premier jugement de Phnom Penh l'avait condamné à cinq ans d'interdiction de séjour. Il semble bien difficile de répondre à ces questions. Les intéressés n'en ont jamais parlé.

L'état de leurs « phynances » les contraint à occuper à Singapour, *'un hôtel plus modeste, mais pas plus inconfortable que le Raffles'*. La première visite est pour la banque. Soulagement, la somme promise par Fernand Malraux est bien là : cinquante mille francs en liquide. Ce qui va leur permettre de voyager en deuxième classe dans le train qui les emmène vers Bangkok : *'un voyage interminable, dans un train plein de Chinois qui mangeaient, buvaient, éructaient, crachaient se mouchaient sans mouchoir... J'étais la seule femme, André était le seul Blanc. Je n'étais pas malheureuse, je crois même que j'étais heureuse'*. (4).



(1) : Clara Malraux, *'Le bruit de nos pas. III Les Combats et les Jeux'*, Paris, Grasset, 1969.

(2) : Clara Malraux, op.cit. p. 12.

(3) : Clara Malraux, op.cit. p. 19.

(4) : Clara Malraux, op.cit. p. 21-22.

Bangkok.

Après un voyage au milieu des montagnes, des terres rouges et des feuilles vernies des hévéas, c'est enfin l'arrivée à Bangkok : *'Bangkok, d'or et d'argent dans mon souvenir'*...

Arrivée à la gare de Hua Lampong, à l'aube. *'Les poussettes (sic) nous traînaient, nous et nos bagages, à travers une ville plus gaie que toutes celles que nous avons parcourues jusque là. Très vite, nous avons senti que la joie qui émanait de ces petits hommes bruns et vifs, de ces femmes aux cheveux courts, parfois en brosse, de ces enfants, de ces moines, témoignait de la richesse et de la grâce que donne la continuité dans sa propre ligne. Dans ce petit coin de l'Asie, chacun pouvait vivre de la culture du champ qu'il possédait. Ce peuple n'avait pas connu la colonisation et nous l'avons appris dans cette rue matinale, dans une chaleur déjà humide'*. (1).

Clara poursuit : *'Bien qu'il nous fût impossible de communiquer avec le tireur de poussette (sic) dont nous ignorions la langue comme il ignorait la nôtre, l'état de nos finances lui apparut clairement. Sans la moindre hésitation, il négligea les hôtels de grande classe. Il entra dans une sorte de cour, au fond de laquelle se dressait un bungalow clair : l'Hôtel de l'Europe'*. (2).



L'hôtel de l'Europe

A l'époque du séjour des Malraux à Bangkok, février 1925, la capitale possédait plusieurs hôtels de luxe pour recevoir les voyageurs.

Le plus ancien, l'hôtel 'Oriental', était à cette époque dirigé par une compatriote, Madame Marie Maire. Le prix de la chambre, pension complète, à 13 bahts par jour et par personne, le classait le plus cher. Venait ensuite le 'Royal Hotel', situé dans un vaste jardin sur l'avenue Sathorn, avec un prix de chambre de 12 à 15 bahts. Près de la gare de Hua Lampong, le tout récent 'Rajdhani Hotel' proposait des chambres de 10 à 16 bahts. Enfin, dernier de la liste, l'Hôtel de l'Europe semblait bien raisonnable, à 6 bahts pour le même service. (3).

L'hôtel de l'Europe qui se trouvait sur New Road, pas très loin du carrefour avec la rue Suriwong, était dirigé par un Européen, habillé de blanc et de nationalité inconnue. Il était aidé de ses deux filles, que les Malraux, *'à chacun de leurs retours à l'hôtel trouvaient près d'un matelot. Mais, ajoute Clara, aucune des deux sœurs n'allait jusqu'au bout des complaisances que semblait indiquer le commerce paternel'*. (4)



Rates	
Single room	6.00
Double room	12.00
Triple room	18.00
Four persons	24.00
Five persons	30.00
Six persons	36.00
Seven persons	42.00
Eight persons	48.00
Nine persons	54.00
Ten persons	60.00
Eleven persons	66.00
Twelve persons	72.00
Thirteen persons	78.00
Fourteen persons	84.00
Fifteen persons	90.00
Sixteen persons	96.00
Seventeen persons	102.00
Eighteen persons	108.00
Nineteen persons	114.00
Twenty persons	120.00



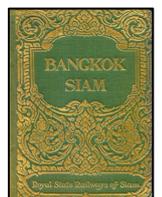
Leur séjour ne va durer que cinq jours. Cinq jours pendant lesquels ils n'oublient pas leur passion pour la recherche de choses anciennes *'dans un Bangkok de conte de fées où nous aurions voulu tout acheter. Il fallut nous contenter d'une tête de bronze verdâtre, dont l'intérieur, carbonisé, prouvait qu'elle avait échappé à l'incendie d'Ayuthia ; du moins nous sommes-nous dit que cela le prouvait'*

(1) : Clara Malraux, op. cit. p.22.

(2) : Clara Malraux, op. cit. p.23.

(3) : Major Eric Seidenfaden, 'Guide to Bangkok', Royal State Railways of Siam, 1927-1928. pp. 27 à 32.

(4) : Clara Malraux, op. cit. p. 22.



Pour Clara, la découverte de la ville est enchantée. Sa description de la ville en 1925 pourrait être celle d'aujourd'hui : *'Pêle-mêle je revois le petit marché sur l'eau de la Menam, - petit autel familial dressé sur les sampans- , les contrôleurs, debout sur leurs barques, qui enfoncent de longues piques dans les sacs qui défilent devant eux pour s'assurer de leur contenu ; je revois le bateau de marbre dans la cour de la pagode (Wat Yannawa) où les bonzes adolescents sourient à un monde qui n'est que douceur, les petits singes danseurs vêtus de bouts d'étoffe. Et voici, suspendues au parois des boutiques, des seiches en cuir marron, des demi-noix de coco blanches et creuses, masques emboîtés les uns dans les autres ; des poulets aplatis, jaune vif ; des letchis rosâtres, faussement épineux, des légumes qui, tout vifs, ont déjà l'air de beignets. Voici les bonzes et les enfants, seuls mendiants de la ville ; les bonzes demandent que l'on remplisse leur 'keba' (pour 'cai bât : en vietnamien : 'bol') de riz, les enfants quêtent en riant pour acquérir un jouet fragile... Nous parcourons des ruelles où se mêlaient, à même le sol, marchands de soupe et de cerfs-volants, vendeurs de tissus, de dragons destinés aux processions, de phonographes à pavillon..'* (1).



Wat Yannawa

Clara regrette cependant de manquer un peu de compagnie : *'Nous n'eûmes guère, au Siam, d'autres rapports humains que ceux imposés par la vie quotidienne ou par le jeu de la découverte : nous n'y connaissions personne. Le matin, quand il nous arrivait de nous réveiller assez tôt, nous sillonnions la Menam sur une barque, manœuvrée comme une gondole parmi des sampans-boutiques aux toits de nattes. Nous découvriâmes qu'une pagode, recouverte d'assiettes brisées (Wat Arun) peut être aussi belle qu'une église baroque...'*(2).



Il est encore amusant d'imaginer que depuis leur hôtel et pour rejoindre le bord du fleuve, ils doivent suivre une petite ruelle, la *'ruelle de l'ancienne douane'*, qui longe le haut mur de la Légation de France. Quelque huit mois plus tard, c'est l'écrivain-diplomate Paul Morand qui devait en être le locataire de ces lieux, pour une mission interrompue par la maladie et qui ne durera que deux mois. Les deux écrivains se rencontreront plus tard, à Saïgon.

Un Bangkok de carte postale pour le jeune ménage qui doit bientôt reprendre la route vers son destin indochinois, qui sera encore un nouvel échec. Après ces cinq jours de rêve, ils embarquent, en première classe, sur le *'rafiot chinois'* qui deux fois par mois, reliait Bangkok à Saïgon.

(1) : Clara Malraux, op. cit. p. 20-21-22

(2) : Clara Malraux, op. cit. p. 24.

Et pourtant, Clara a-t-elle tout dit ?

Un an plus tard, en 1926, après l'aventure saïgonnaise du quotidien '*L'Indochine*', puis '*L'Indochine enchaînée*', les Malraux sont de retour à Paris, encore plus désargentés qu'à leur départ.

André se lance alors dans l'édition. Il fonde les éditions '*Aux Aldes*' avec Pascal Pia et Eddy du Perron. Ils publient notamment une nouvelle édition de luxe d'un texte de Paul Morand, '*Siam*', paru en juin 1926 dans la Revue de Paris. Il s'agit d'un chapitre d'une centaine de pages des souvenirs de voyage de l'écrivain, rassemblés dans son volume '*Rien que la Terre*' (1). Ce qui est troublant, c'est la mention de l'éditeur qui mentionne que cette rare édition d'une centaine d'exemplaires est enrichie '*d'illustrations tirées de miniatures siamoises du XVIIIème siècle, conservées à la Bibliothèque Vajinara (sic) de Bangkok et dans quelques collections particulières de cette même ville*'... (2).

On peut imaginer donc qu'André, pendant son court séjour, aura tout de même eu le temps de contacter certains collectionneurs de la ville.



Edition Aux Aldes

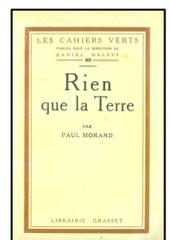


Au terme de ce retour sans gloire, c'est encore Clara qui saura tirer la leçon des deux échecs indochinois : '*Nous quittions cette Indochine qui nous détruisait et nous enrichissait. Voilà qu'une nouvelle fois, presque vaincus, nous voguions à la recherche de découvertes....Nous nous étions affrontés aux hommes et aux événements, nous avons été modelés par les hasards de l'expérience provoquée puis subie et nous revenions en Europe, possesseurs d'un langage qui n'était pas tout à fait celui des autres... L'homme auquel je m'étais remise, tentait enfin, avec ses armes propres, de dominer le monde qui jusque là lui avait résisté et auquel il allait, par l'écriture, imposer sa vision –ce à quoi n'avaient pu parvenir ses gestes maladroits d'aventurier du rêve... Je ne le savais pas encore et cependant, j'en étais déjà sûre : nos aventures indochinoises allaient aboutir à de grands livres qui leur donneraient un sens.*'(3).

(1) : Paul Morand, '*Rien que la Terre*', '*Les cahiers verts*' No 65, Paris, Bernard Grasset, 1926.

(2) : Walter Langlois, op. cit. p. 278.

(3) : Clara Malraux, op.cit. p. 242.



En guise de postface.

La mémoire s'oublie, les souvenirs s'estompent, les réalités ne sont plus que des rêves.

Que reste-t-il pour nos deux jeunes aventuriers, devenus écrivains, de toute cette belle histoire commune, au terme de leurs voies, désormais séparées ?

Le Siam qu'ils avaient découvert avec ravissement, est devenu Thaïlande. Mais André ne reviendra pas. Seules quelques poussières de souvenirs apparaîtront sous sa plume oublieuse :

En 1967, il fait publier ses « Antimémoires » : « Bangkok, vers 1925, était encore une des villes les plus irréelles du monde, la sœur d'Ispahan et de Pékin. Pas de gratte-ciel, pas de ponts. (1). Sur la rive gauche, les temples couverts de morceaux d'assiettes de la Compagnie des Indes (2), étincelants dans le matin, et dont le vent faisait sonner les clochettes. Les portes des palais surmontées de fleurs de porcelaine serrées comme celles de bouquet de mariées, et les cornes qui hérissaient une Asie de paravent.

Je ne suis pas revenu à Bangkok.

Mon dernier souvenir de Thaïlande, c'est la visite des souverains en France. Le Roi, dans la voiture qui nous conduisait à Versailles, m'avait dit : « J'ai fait remarquer à Beudoin que nous seuls, les rois, sommes encore capables d'être démocrates... ».

Après le déjeuner, visite du château. La reine Sirikit est l'invitée qu'a préférée entre toutes le général de Gaulle. Sa beauté était liée à la grâce que le bouddhisme donne aux femmes : elles semblent toujours préparer des bouquets.

Dans la chambre de Marie-Antoinette, sur un chevalet, le terrible portrait commencé dans la gloire, terminé au Temple, et retrouvé plus tard, troué en maints endroits par les piques révolutionnaires. La reine Sirikit me demanda pourquoi ces trous ; je lui expliquai. Oubliant que je connaissais un peu sa religion, au moment de partir, elle dirigea ses doigts vers eux, selon le geste de la bénédiction bouddhique... ». (3).



(1) : Notation pas tout à fait exacte. Le premier pont sur le fleuve Chao Phaya, reliant les deux rives de la ville sera le pont Rama VI (route et chemin de fer), construit de 1922 à 1926 par la société française Daydé, qui avait déjà réalisé le fameux pont Doumer à Hanoi.

(2) : Il s'agit là du Wat Cheng (Wat Arun, le temple de l'Aurore), qui se trouve en réalité sur la rive droite du fleuve.

(3) : Antimémoires, Œuvres complètes, t.III, La Pléiade, 1996. pp. 289-20.

Citons encore ces quelques remarques de l'écrivain retrouvées dans ses *Œuvres Complètes*: « *Les combats de cerfs-volants éperonnés comme des navires, jadis, au-dessus de Bangkok ; et les duels de poissons-combattants, dans les bocaux dont l'eau rougissait tandis que le petit poisson devenait multicolore en montant mourir à la surface...* ». (1)

Encore le Siam dans ces deux extraits de la « *Tête d'obsidienne* » :
« *C'est au musée de Bangkok que j'ai vu, pour la première fois les bonzes offrir des colliers de tubéreuses aux bouddhas des anciens rois... Le gardien approuvait.* ». (2).

A la page 701 du même ouvrage, Malraux raconte sa visite en mai 1945, à l'atelier de Picasso : « *Je lui parlais un jour du haschisch, dont l'action spirituelle m'a beaucoup intéressé au Cambodge et au Siam, pays de service religieux obligatoire.* ».



« *Le dragon de bambou* » de Truong & Leroi (3).

Une remarque intéressante qui nous permet d'évoquer les rapports des époux Malraux avec la drogue.

Rappelons le retour de Saïgon d'André qui, devant la douane de Marseille, annonce à Clara, venue l'accueillir : « *Je vous ai rapporté un drôle de cadeau...* »

Elle raconte (4) : « *Dès le premier soir, à Paris, il me montra le cadeau qu'il me destinait : un petit paquet – pas si petit que ça – de chanvre indien en branche. Puis il me parla de son expérience :*

- *On le mâche jusqu'à ce qu'il ne reste que la partie ligneuse, que l'on crache... L'épatant, c'est que ce truc ne crée pas d'intoxication. Vous pouvez en prendre et cesser d'en prendre sans malaise.*

- *Ah ? dis-je. Vous en avez pris plusieurs fois, là-bas ?*
- *Trois ou quatre fois, dit-il.* ».



(1) : *Œuvres Complètes*, t.III, la Pléiade, 1996. p. 295.

(2) : *Œuvres Complètes*, t.III, le Miroir des limbes, p. 774.

(3) : Marcelino Truong/Francis Leroi, *Le dragon de bambou*, Albin Michel, 1991.

(4) : Clara Malraux, *Nos vingt ans*, p.261-263



« La vie de André Malraux » de Morera & Néret (1).

Clara ne fera pas mystère de son goût pour l'opium, qui dégage cette odeur si particulière, pour elle, « *la meilleure du monde* ». (2).

C'est encore à l'opium partagé avec l'écrivain toulousain Maurice Magre, lors de la difficile période de la séparation, qu'elle demandera l'oubli.

Mais si elle reconnaît, à maintes reprises son goût pour la fée brune, elle dissipera sans ambages la croyance tenace d'un Malraux opiomane.

Écoutons-la raconter sa première rencontre avec la drogue dans son roman très autobiographique « *Portrait de Grisélidis* » (3), un texte qu'elle reprendra en le commentant plus tard :

« *Je l'ai suivi. Il a ôté sa veste de toile blanche et s'est étendu. La fumerie, prête, avait sans doute déjà servi.*

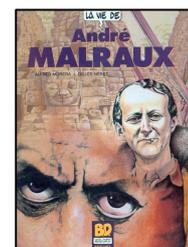
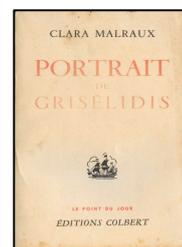
- *Tiens, prends la pipe, ça te calmera les nerfs.*

Étendue à mon tour, j'ai bien soigneusement appliqué mes lèvres au bambou, puis j'ai aspiré doucement la fumée âcre et douce. Ma tête tournait un peu quand je l'ai reposée.

- *Reprends-en une autre, tout de suite.*

Je l'ai fumée avec plus de mal, prise d'un quinte de toux... ».

Et elle commente ce même texte en 1969 : « *Non, André n'a jamais eu le goût de l'opium. Peut-être parce que c'est une drogue qui exige plus de passivité qu'il n'en a, peut-être parce qu'il n'est jamais parvenu à aspirer la pipe d'un seul souffle, ce qui permet de la goûter vraiment, mais à quoi l'on ne parvient qu'après un certain nombre d'essais ; tout le temps que j'ai vécu auprès de lui, je n'ai jamais vu André apprendre ce qu'il ne savait pas déjà... ».*(4).



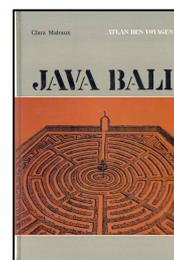
(1) : Alfred Morera / Gilles Néret, *La vie de André Malraux*, Briand/Laffont, s.d.

(2) : Clara Malraux, *Les combats et les jeux*, p.153.

(3) : Clara Malraux, *Portrait de Grisélidis*, Paris, Colbert, 1945. p.68.

(4) : Clara Malraux, *Les combats et les jeux*, p. 104.

Si André ne revient pas en Thaïlande, pour Clara, c'est différent. Elle va revenir au moins deux fois à Bangkok. Voici ce dernier témoignage, daté de 1963, et que l'on trouve en ouverture de son livre de voyage, « Java-Bali », paru dans la série « L'Atlas des Voyages » des éditions suisses « Rencontre ».



Bangkok : Le plus grand changement survenu depuis ma première rencontre avec l'Extrême-Orient, c'est que le soleil y est devenu inoffensif. Il me souvient de la belle affiche qui, sur le port de Singapour, m'informa que le soldat Thomas, un Anglais parmi beaucoup d'autres, était mort d'insolation pour avoir quitté son casque pendant deux minutes. Aujourd'hui, hommes et femmes circulent tête nue.

Les rues sont encombrées de minuscules taxis à trois pattes, sans doute des pétrolettes, dépourvues de parois, tels des chars à bancs, mais recouverts comme d'un dais, d'un toit de tôle qui s'achève en feston du style « rideau de guignol ». Le tout est tendrement coloré, mi-bleu roi, mi-vert amande, par exemple, ou encore bleu clair doublé orange...

Les Siamois ont acquis, ces dernières années, sans doute dans leurs rapports avec les blancs, un sens américain du temps. « Dix minutes vous suffiront, dit la carte de visite d'un antiquaire, pour voir chez moi toutes les merveilles de l'Orient ».

Tous ceux qui approchent les américains regardent si vous mettez la main dans votre poche pour y chercher un pourboire. Mais les autres, ceux qui ne travaillent pas dans les hôtels, sont restés gratuitement charmants. Et tandis que je vais dire bonjour à la jonque de pierre (Wat Yannawa), (je l'ai vue pour la dernière fois il y a deux ans), qui occupe la cour d'une pagode, de jeunes bonzes au crâne lisse, drapés de safran, s'affairent gentiment autour de moi, font des efforts pour parler anglais, et échangent de belles cartes de visite où le nom s'étale, très long, en caractères siamois d'un côté, en caractères latins de l'autre.

Je vais dans mon hôtel après un déjeuner européen, pris sur une terrasse qui donne sur la Ménam, me laver les mains « à l'anglaise ». Une charmante siamoise m'accueille, dont les doigts déjà se joignent en signe de remerciement. Je n'ai plus de monnaie et donne, pour ne pas la décevoir, une roupie. Jamais je n'aurai payé aussi cher l'exercice auquel je viens de me livrer. Heureusement que ma chambre comportait une salle de bains ; sinon mon séjour au Siam m'aurait ruinée ! ... ».

« C'est à travers Loti, puis à travers Larbaud, Cendrars et Morand que ma génération a précisé son goût du voyage. Le premier nous a appris que les paysages meurent, comme les hommes ; les seconds, que la terre n'est guère plus qu'un gros fruit bosselé, dont les particularités apparaissent seulement dans une sorte de carambolage des lieux.

*L'un jouait avec le temps, les autres avec l'espace.
Et maintenant, nous sommes devant un monde tendu vers l'avenir... ».*